The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

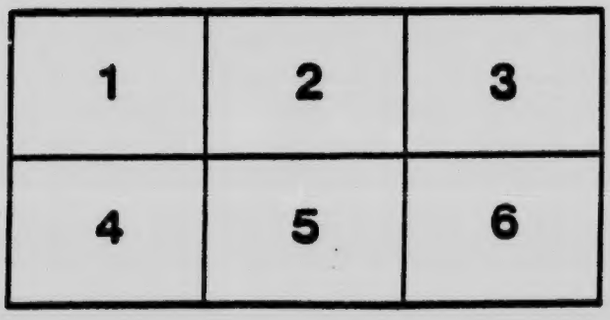
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



LE PERE [illegible]INTHE SCHMITT,
DES FRERES PRÊCHEURS.

LA PREOCCUPATION RELIGIEUSE

DANS

LA LITTERATURE CONTEMPORAINE

ST-HYACINTHE
"LE ROSAIRE"

1906

LE PERE HYACINTHE SCHMITT,
DES FRÈRES PRÊCHEURS.

LA PREOCCUPATION RELIGIEUSE

DANS

LA LITTERATURE CONTEMPORAINE

ST-HYACINTHE
"LE ROSAIRE"

1906

PQ295
R4
S23

LE PÈRE HYACINTHE SCHMITT,
DES FRÈRES-PRÊCHEURS.

LA PRÉOCCUPATION RELIGIEUSE DANS LA LITTERATURE CONTEMPORAINE

APPROBATION DE L'ORDRE

Vu et approuvé :
FR. P. M. BÉLIVEAU, O. P.
FR. J. B. AMOUDRU, O. P.

Permis d'imprimer :
FR. H. HAGE, O. P.,
Vic.-Prov.

29 Avril 1906.

APPROBATION DE L'ORDINAIRE

Imprimatur : † A. X., EV. ST HYACINTHE.

30 avril 1906.

(Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, au Ministère de l'Agriculture, (Branche des Droits d'Auteurs), en avril 1906, par FR. CONSTANT DOYON, O. P.)

LA PREOCCUPATION RELIGIEUSE

DANS

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

....La littérature contemporaine ! Je suis de ceux qui croient ne méconnaître ni son danger, ni sa puissance.

Sa puissance, il serait vain de la vouloir contester. La littérature contemporaine charme ceux qui se livrent à elle, en leur prodiguant, dans ses poésies ou dans ses proses, les vocables rares, étincelants, nuancés ; les mots qui peignent ou ceux qui évoquent ; les mots qui sonnent ou ceux qui murmurent ; les mots qui grondent ou ceux qui gémissent. Elle n'émeut pas seulement d'un frisson passager et à fleur de peau la sensibilité extérieure, mais elle atteint, parfois, jusqu'au cœur de nous-mêmes, jusqu'à ces mystérieuses régions intimes où dorment les grands espoirs, où palpitent les profondes tendresses, où pleurent les rêves inexprimés et les obscures douleurs. Elle tressaille d'un tourment de vivre que ne connaissaient pas les générations antérieures et ce tressaillement, elle arrive à nous le communiquer. Enfin, en nos temps de matérialisme effréné, elle fait parfois passer de larges courants de pensée sur les foules inquiètes et, parmi ces foules, elle propage parfois la hantise des problèmes moraux.

Mais, — je n'hésiterai pas à l'avouer, quoique puisse me coûter à moi, français, ce dur aveu — la puissance que représente la littérature contemporaine est, assez souvent, dangereuse. Si l'on sort de la bibliothèque rose et des ses berquinades ennuyeuses, on est exposé, sinon à tomber

---

(1) Conférence prononcée à Québec, pour l'Institut Canadien, 22 février 1906.

dans ce qu'on a nommé "la bibliothèque rosse," du moins à rencontrer toute une série d'ouvrages où la vérité voisine avec l'erreur, où, pour servir d'excellentes causes, on emploie des arguments désastreux, où les considérations morales, voire même les effusions mystiques côtoient les descriptions sensuelles.

La littérature contemporaine n'étant pas sans danger, devais-je m'abstenir de vous en parler ? J'ai pensé le contraire, Mesdames et Messieurs. Car je crois, d'une part, que vous pouvez être guidés, dans le choix des lectures à faire, par les catholiques éclairés, par les prêtres éminents et bien renseignés qui, grâce à Dieu, ne manquent pas en notre pays, et je crois d'autre part que la littérature contemporaine est un fait dont on s'occupe parmi vous, un fait dont on parle, un fait au sujet duquel on se pose une foule de questions. Or, parmi ces questions, il en est une qu'un prêtre peut étudier et que je voudrais étudier avec vous, en essayant de déterminer la place que tend à prendre, dans les œuvres parues depuis trente ans, la Préoccupation religieuse.

La Préoccupation religieuse dans la littérature contemporaine ! Ce sujet fixé, je l'aborde sans plus de retards, après vous avoir demandé pour le début, un peu aride, mais nécessaire, deux minutes d'attention courageuse.

I

Ce que Pascal affirmait de l'opinion, en la nommant la reine du monde, on pouvait le dire, il y a quelque trente ans, de la science. — La Science ! on n'écrivait alors son nom qu'en l'honorant d'une majuscule ; c'est d'elle qu'on attendait la solution de tous les problèmes ou la réalisation de tous les rêves ; on l'idolâtrait, et il s'en fallait peu qu'on la déifiat.

Or, la science, à cette époque, acclimatait, dans les esprits, deux tendances exclusives de l'idée religieuse. D'une part, elle créait le positivisme, pour qui l'observa-

tion est le seul procédé d'investigation intellectuelle, pour qui seuls les faits comptent, le reste étant chimère : des écrivains, se mettant à la remorque du positivisme, devenaient des maniaques d'observation, s'ingéniaient à fixer des effets de nature, collationnaient, avec frénésie des documents humains, s'efforçaient enfin de reproduire, avec un scrupule inouï d'exactitude et dans tous ses détails, fussent-ils ignobles ou dégoûtants, la sacro-sainte réalité : c'étaient les *naturalistes*. — D'autre part, la science poussant l'esprit critique à ses pires excès, engendrait le scepticisme vis-à-vis de tout ce qui dépasse la sphère des faits actuellement constatés ; et, devenu sceptique, l'homme de lettres se faisait *dilettante* pour prêter à l'austère esprit critique la grâce de ses sourires ou les joliesses de son style.

Dilettantisme et naturalisme : puisque ces deux écoles littéraires excluent, l'une et l'autre, l'idée religieuse, il nous sera sans doute utile de savoir, par un examen rapide, ce qu'elles sont et où elles en sont.

***

Le dilettantisme, c'est, d'après Bourget, "l'art de transformer le scepticisme en instrument de jouissance"(1). Le dilettante "saisit çà et là quelque saveur ou clarté des choses, et il en jouit sans gâter cette joie innocente, par esprit de système ou manie de juger" (2). "Tout est vrai pour lui, même les songes, et s'il consulte encore les dieux, ce n'est pas pour y croire, c'est pour comprendre et pour vénérer les rêves que l'énigme du monde inspira à nos ancêtres ou les illusions qui les empêchèrent de tant souffrir" (3).

A l'heure voulue, un homme devait surgir pour incarner la mentalité du dilettante, pour la mettre à la mode, pour en faire une marque de distinction intellectuelle. Cet homme, c'est Renan.

---

(1) *Essais de psychologie contemporaine.*
(2) Anatole France.
(3) Jules Lemaître.

Le doute est un état d'esprit généralement pénible. Renan s'y installe, lui, avec une sérénité qui semble ne jamais se démentir ; il est sans inquiétude véritable sur la vie et sur la mort, soucieux seulement de donner, à sa fantaisie légère, un riche emploi. C'est, dans l'ordre intellectuel, un voluptueux raffiné, qui se plait aux fines débauches de l'esprit ; il est en coquetterie avec le mystère ; il bavarde gentiment en face de l'Inconnu, et le silence éternel des espaces infinis, bien loin de l'effrayer, l'amuse.

Ce qu'il demande à la spéculation philosophique, c'est bien plus de meubler son cerveau de visions nouvelles et curieuses que de le renseigner sur l'essence mystèrieuse des choses, sur l'effroyable problème de l'homme. Jamais il n'a connu ce que Bourget appelle "les affres de l'agonie métaphysique" (1).

Ce qu'il demande à l'art, c'est, avant tout, la diversité de ses songes, l'agrément de ses formes, l'éclat de ses couleurs ou le chatoiement de ses nuances ; et si cet art renferme de la sagesse ou de la douleur, ce qu'il retient de lui, c'est la beauté du chant, ce n'en est ni la leçon de vie, ni la plainte profonde.

Par Renan, vous voyez ce qu'est le dilettantisme ; c'est une fantaisie brillante et qui peut séduire des mandarins de lettres ; mais c'est une fantaisie qui lasse et qui fait murmurer à J. Lemaître : " Ceux qui essayent, comme moi, d'entrer partout, c'est souvent qu'ils n'ont pas de maison à eux, et il faut les plaindre " et c'est une fantaisie qui tend à devenir cruelle, puisque ce à quoi elle aboutit logiquement, si elle va jusqu'au bout d'elle-même, c'est à produire des êtres comme Charles Demailly, personnage créé par les Goncourt, pour qui "toutes les trahisons de conscience, tous les reniements de foi politique et reli-

---

(1) Essais de psychologie contemporaine

gieuse ne sont que des peccadilles auprès de l'apostasie littéraire " (1).

***

Or, depuis longtemps déjà, l'empire du dilettantisme est en pleine décadence.

Dès 1872, un des écrivains les mieux faits pour se laisser prendre au charme ambigu de ce système, — j'ai presque nommé P. Bourget — publiait les *Essais de psychologie contemporaine.* Il y étudiait successivement et non sans sympathie, les palinodies de Renan qu'il cherchait d'ailleurs, à justifier, au moins un peu, grisé sans doute par le doucereux ensorcellement de style de ce joueur de flûte ; — puis les décadentes mélancolies de Baudelaire, dont un critique a dit que, dans ses vers, " il a tordu le cœur de l'homme lorsqu'il n'est plus qu'une éponge pourrie" (2), puis l'écriture artiste des Goncourt, ces terribles impressionnables qui trahissent dans leurs écrits une perception aiguë, presque douloureuse des choses et de la vie ; qui tracent, s'il s'agit d'individus, des portraits, s'il s'agit de choses des tableaux pointillés à nous impatienter les yeux ; puis, la stérile complication d'Amiel "cet homme à la fois supérieur et mutilé, capable des plus hardies spéculations philosophiques et inhabile à l'effort quotidien, exalté et incertain, frénétique et pusillanime " (3) ; enfin les œuvres de Dumas fils, de Leconte de Lisle, d'autres encore.

Mais si, dans ses études, le jeune essayste s'intéressait au jeu mouvant des idées et des formes, s'il notait avec un plaisir gourmand les nuances de la sensibilité moderne, il examinait pourtant les œuvres passées en revue " en tant qu'éducatrices des pensées et des cœurs," en tant qu'elles transmettaient à la jeunesse dont il portait en lui

---

(1) E. et J. de Goncourt. Charles Demailly.

(2) Barbey d'Aurevilly. — Les idées et les hommes.

(3) Essais de psychologie contemporaine.

l'âme vibrante, une façon spéciale de goûter la vie. Et, dans la préface de ses *Nouveaux Essais*, après avoir cité la phrase d'un philosophe chrétien reproduite par Balzac : " Les hommes n'ont pas besoin de maître pour douter, " il ajoutait : "Cette superbe phrase serait la condamnation de ce livre qui est un livre de recherche anxieuse, s'il n'y avait pas, dans le doute sincère un principe de foi, comme il y a un principe de vérité dans toute erreur ingénue. Prendre au sérieux, presque au tragique le drame qui se joue dans les intelligences et dans les cœurs de sa génération, n'est ce pas affirmer que l'on croit à l'importance infinie du problème de la vie morale ? N'est ce pas faire un acte de foi dans cette réalité obscure et douloureuse, adorable et inexplicable qui est l'âme humaine ?"

Or, cet état d'esprit, ce besoin de recherche anxieuse, ce doute sincère qui est un principe de foi, cette noble manie de prendre au sérieux, presque au tragique, le drame humain, je me tromperais sans doute en affirmant que vous n'ouvrirez pas un livre d'aujourd'hui sans en trouver au moins le reflet ; je suis sûr de me tromper beaucoup moins en empruntant à un grand critique son jugement sur la fortune actuelle d'une doctrine dont il fut le contemporain. "Toute une génération dont je suis, dit Brunetière, a été nourrie à l'école du dilettantisme, et vous en trouverez de délicieux représentants parmi nous. Mais je crois que le temps en est aujourd'hui fini. Nous ne nous soucions plus d'être une république athénienne. Si nous n'étions que quelques-uns, jadis, à protester contre ce bas idéal de jouisseurs, nous devenons tous les jours plus nombreux ; nous le serons plus encore demain, après demain, je l'espère."

Et l'espoir de Brunetière s'est réalisé. Nouveaux critiques et nouveaux romanciers, tous voient dans la littérature autre chose qu'un jeu d'estètes ; ils y voient une valeur de vie ; et ceux-là même, qui, il y a vingt ans, écri-

vaient en simples curieux de sensations rares, se transforment en prédicateurs de virilité, d'énergie, de morale, voire même de religion.

Le dilettantisme a passé ainsi qu'une mode : à ceux qui le représentaient le plus brillamment, demandez ce qu'ils en ont fait ; oui, demandez-le à J. Lemaître qui publie des opinions à répandre, et qui, s'il les veut répandre, croit sans doute à leur valeur,—sinon à leur valeur de vérité, du moins à leur valeur d'utilité sociale ; et demandez-le à Anatole France, le sceptique ironiste d'autrefois, devenu, hélas ! un vigoureux apôtre de l'incroyance.

***

Passons au *naturalisme*. Mais, s'il y a dans le naturalisme quelque chose qui mérite de durer, convenons-en d'abord ; et, du naturalisme, ce qui mérite de durer, n'est-ce pas cette conception de l'art qui consiste à rendre la nature et la vie avec autant de vérité que possible, ou si on les dépasse, à prendre son point d'appui en elles ? N'est-ce pas cette conception de l'art qui a produit les François Coppée et les René Bazin ?

Mais il s'agit ici, pour en constater le déclin, du naturalisme doctrinaire, systématique, abusif. Celui-là ne tient compte que des faits, sans chercher à en pénétrer le sens ; il ne veut rien voir au delà de la réalité immédiatement perçue par les sens : "il sacrifie la forme à la matière, l'idéal au réel, la pensée ou le sentiment à la sensation ; il ne recule ni devant l'indécence, ni devant la trivialité, ni devant la brutalité meme" (1). C'est pour avoir prôné et pratiqué ces excès que le naturalisme agonise. On était las des hauteurs sociales où tout s'exceptionnalise. On était las de contempler toujours, dans les romans, ces peintures d'hommes qui souffrent plus et mieux que personne ne

(1) Brunetière.—Le Roman naturaliste.

souffre, qui aiment plus et mieux que personne n'aime, qui se dévouent comme personne ne se dévoue : ce n'était pas une raison pour nous conduire vers les bas-fonds où tout se dégrade, se décolore et s'avilit. On était las des sommets où rayonne une trop éclatante lumière, où passe un air trop vif ; ce n'était pas une raison pour nous traîner dans les bouges éclairés seulement par des lanternes fumeuses et ce n'était pas une raison pour nous plonger dans le ruisseau et dans l'égout, pour nous faire respirer leurs fétidités et leurs miasmes. Je vous le disais, le naturalisme est en train de mourir par suite de ses propres excès.

Il y a quelques années, un journaliste du Figaro faisait une enquête sur l'état présent de l'école naturaliste. "Le naturalisme est-il malade, demande-t-il à Anatole France ?" "Il me parait de toute évidence, répond l'auteur de Thaîs, qu'il est mort." "Le naturalisme est-il fini ?" et J. Lemaître répond : Bien sûr. Pour Maurice Barrès, le naturalisme est une formule d'art aujourd'hui bien morte ; pour Edouard Rod, il a passé son heure et ne s'accorde plus aux besoins actuels. Enfin, si vous voulez un témoignage définitif, c'est au grand pontife du naturalisme, c'est à Zola lui-même que j'irai le demander. "Le naturalisme, déclare t-il, aura bientôt pris rang parmi les lunes mortes."

***

Ainsi, des deux tendances qui excluaient *la préoccupation religieuse*, si on ne peut pas dire qu'elles aient disparu, il faut avouer qu'elles sont en baisse. Romanciers et poètes, psychologues et critiques d'aujourd'hui se sentent touchés de trop près par les problèmes relatifs à l'existence pour leur répondre, de gaieté de cœur, par une fin de non recevoir. Leur curiosité se réveille, leur inquiétude aussi ; ils cherchent à l'énigme du monde une explication, à la vie humaine une lumière directrice, à la morale un point d'appui. Ils s'irritent de sentir s'émietter leur être

dans une poussière de sensations que le souffle du temps emporte ; ils s'irritent d'agir sans pénétrer la raison de leurs actes, de vivre sans trouver un sens à la vie, d'être comme "des manequins dont des forces inconnues tireraient les ficelles" (1), et, devant eux, se dresse l'insoluble problème du cœur moderne : le combat entre les besoins hérités du moyen-âge et les appétits du paganisme antique déchainés par la Renaissance. Imprégnés de la vie moraie du christianisme, mais détachés de la foi qui en est le soutien nécessaire, ils se sentent comme déracinés du sol où ils puisaient la sève de vie ; ils se sentent comme déchirés entre leurs aspirations hériditaires vers l'idéal abandonné et leurs tendances vers les néfastes doctrines d'égoïsme et de plaisir.

Aussi, l'incrédulité confiante, naïvement et cyniquement sûre d'elle-même, n'est plus du tout le signe nécessaire des esprits forts et des penseurs libres. Depuis que Flaubert a stigmatisé sous le nom de M. Homais, le bourgeois libre-penseur, depuis qu'il l'a flétri, depuis qu'il a imprimé sur sa physionomie la tare des inguérissables médiocrités d'esprit, il n'y a plus que Messieurs Homais, Zola et Cie pour déclarer, en des phrases comme celle-ci que je forge, mais où je résume fidèlement l'enseignement anti-religieux : L'humanité, parvenue à son état viril, doit mépriser les rêves qui ont charmé ou épouvanté son enfance, secouer les jougs qui ont pesé sur sa jeunesse, désapprendre la vieille chanson qui, naguère, berçait ses rêves, calmait ses agitations, engourdissait ses révoltes.

Eh bien, non ! Ce que l'humanité, en la personne des esprits les plus déliés, les plus vigoureux, les plus pénétrants, serait plutôt en mal de désapprendre, ce n'est pas la douce chanson de l'Evangile, c'est le refrain de vieille guitare dont les incrédules nous ont, trop longtemps,

(1) E. Rod.

agacé les oreilles. Aussi, bon nombre de ceux qui figurent au premier rang des écrivains actuels, répondraient volontiers, sous forme sans doute adoucie, comme le vieil insurgé, Jules Vallès, à qui l'on demandait pourquoi tant de bourgeois se révoltent contre l'idée chrétienne : " Parce que c'est trop grand, et parce qu'ils sont bêtes."

Plusieurs aussi, parmi les écrivains actuels, reconnaîtraient peut-être leur image dans le héros du roman : *Ni Dieu ni maître* — dont la physionomie fut naguère esquissée par George Duruy. Ce héros est un voltairien en train de se repentir ; un voltairien qui, gardant dans l'esprit un certain pli de pessimisme et d'ironie, a l'air de ne croire à rien, ce qui ne l'empêche pas d'éprouver le besoin de croire à quelque chose ; — un voltairien constatant que le christianisme est la plus grande de toutes les religions, puisqu'il est la plus humaine, — un voltairien prêt à jurer que la vertu sociale du christianisme n'est pas épuisée et qu'on est fou de la méconnaître, enfin, un voltairien qui rêve de finir dans la peau d'un chrétien.

Sans doute, parmi nous, il est encore des incroyants ; sans doute, parmi ceux qui cherchent, il en est encore qui n'ont pas trouvé ; il en est encore qui descendent les pentes fatales et roulent encore vers les abîmes de doute où l'on ne sait plus ni croire, ni aimer, ni vouloir. Mais, à travers leurs révoltes, leurs désespoirs et leurs blasphèmes, s'ils témoignent éloquemment de l'impossibilité de vivre sans croyance, pourquoi ne pas profiter de leur témoignage ?

Un des poètes contemporains les plus experts dans l'art de manier les rythmes et les rimes, E. Haraucourt, a délaissé toute croyance. Il s'écrie dans un de ses vers :

Assez du moule antique où l'on coule les dieux !

mais, aussitôt, il ajoute :

Assez de la raison qui change au vent qui change !
Je plonge dans le pire à chaque espoir du mieux.
Chaque effort vers le ciel, m'enlize dans la fange.

Déformer la nature, inventer des vertus ;
Penser, chercher, vouloir, se tordre dans un rêve,
Battre comme des flots les rocs déjà battus,
Et ne pas déplacer un sable de la grève.

Et toujours des essors, des vœux, des pleurs, des cris,
Des douleurs sans motif, et des rages d'homme ivre !
Toujours de faux espoirs qu'on cloue au pilori !
Je suis las de songer, moi qui suis né pour vivre.

Je suis las ! Je voudrais renaître aux temps anciens...

Et le poète rêve

.....des pays de l'antique bonheur
Où l'homme, en souriant, suit l'instinct qui le mène,
Où les mots criminels de justice et d'honneur,
N'ont pas souillé la langue et meurtri l'âme humaine.

Et le poète voudrait

Etant nu sous le ciel, n'avoir froid qu'à son corps
Et brute, n'avoir peur que des brutes plus fortes.

Et le poete conclut :

Ah ! malheur sur nos lois ! malheur sur la raison !
Qui donc saura, parmi les damnés que nous sommes
Arracher ses barreaux ou brûler sa prison ?
Il faudrait être brute ou dieu. Malheur aux hommes ! (1).

L'impossibilité de vivre sans croyance s'affirme-t-elle à travers les cris du poète qui veut devenir brute parce qu'il ne peut pas être dieu ? Cette impossibilité, nous en constaterons encore la réalité douloureuse dans l'existence de celui qui fut assurément le plus parfait et peut-être le seul vrai naturaliste de son temps.

Guy de Maupassant est un romancier qui écrit uniquement pour dire comment sont les choses qu'il a vues ou les personnages qu'il a rencontrés, sans aucun souci

(1) E. Haraucourt.

d'édification ou de satire, sans poursuivre aucun but moral, sans rechercher aucune foi. Il est, comme un de ses personnages, doué d'un regard qui cueille les images, les attitudes et les gestes, et quand il a exercé sa puissance de vision, son ambition, toute son ambition est satisfaite.

Mais, à rencontrer toujours, sur les chemins où son observation le conduisait, tant de misères, tant de sottises, tant de vilenies, — à voir, si universellement déçu, mais si universellement persistant, ce rêve de bonheur qui hante la cervelle des hommes et qui agite follement leur cœur, le spectacle de notre médiocrité d'existence l'a assombri. Malgré son aptitude prodigieuse à rester hors son œuvre, une tristesse accablée s'est répandue sur ses derniers écrits, leur communiquant ce goût de cendre qui imprègne les paroles des désenchantés. Ecoutez avec quelle amertume navrée il dénonce, dans un de ses derniers écrits, le mensonge de tout ce en quoi l'homme moderne place son espoir ou ses joies.

" Les hommes qui ont parcouru d'un éclair de pensée le cercle étroit des satisfactions possibles demeurent atterrés devant le néant du bonheur, la monotonie et la pauvreté des joies terrestres. Qu'attendraient-ils ? Rien ne les distrait plus ; ils ont fait le tour de nos maigres plaisirs."

Et Maupassant s'étonne qu'on n'éprouve pas davantage la haine du visage humain toujours pareil, la haine des paysages éternellement semblables, la haine des plaisirs jamais renouvelés.

" Consolez-vous, me dira-t on ; dans l'amour de la science ou des arts."

La Science ? " Mais, tous les vingt ans, un pauvre chercheur qui meurt à la peine, découvre que l'air contient un gaz inconnu, que l'on dégage une force impondérable en frottant de la cire sur du drap, que, parmi les étoiles ignorées, il s'en trouve une qu'on n'avait pas encore signalée. Qu'importe ? Nos maladies viennent des microbes !

Fort bien ! Mais d'où viennent ces microbes ? Et les maladies de ces microbes ? Et les soleils ; d'où viennent-ils ?"

La Science ? " Mais nous ne savons rien, nous ne voyons rien, nous ne devinons rien, nous n'imaginons rien : nous sommes enfermés, emprisonnés en nous. Et des gens s'émerveillent du génie humain ! "

La Science ? " Mais la pensée de l'homme est immobile ; ses limites propres, précises, infranchissables une fois atteintes ; elle tourne comme un cheval dans un cirque, comme une mouche dans une bouteille fermée, voletant jusqu'aux parois où elle se heurte toujours."

Les Arts ? Mais,—s'il s'agit de peinture, " pourquoi cette imitation vaine ? Pourquoi cette reproduction banale de choses si tristes par elles-mêmes ? Misère ! Les poètes font avec des mots ce que les peintres essayent avec des nuances. Quand on a lu les quatre plus habiles, les quatre plus ingénieux, il est inutile d'en ouvrir un autre. A quoi me sert d'apprendre ce que je suis, de lire ce que je pense, de me regarder moi-même dans les banales aventures d'un roman."

Enfin, comme conclusion à toutes ces vanités, la mort. Maupassant si dégouté de la vie, devrait la regarder sans épouvante. Toutes les fois qu'il y pense, "une peur le frôle, une peur sinistre qui se glisse sur sa peau comme le contact d'un monstre invisible " ; il croit sentir que, déjà, à mesure que glissent les minutes, la mort lui grignote le cœur ; s'il est dans la chambre où quelqu'un agonise, il croit apercevoir, "blottie dans un angle obscur, une forme hideuse, innommable, effrayante, celle qui guette la vie des hommes et qui les tue, les ronge, les écrase, les étrangle, qui aime le sang rouge, les yeux allumés par la fièvre, les rides et les flétrissures, les cheveux blancs et les décompositions."

Le vœu suprême de Maupassant, c'est le vœu suprême de Haraucourt. " Je voudrais ne plus penser, ne

plus sentir ; je voudrais vivre comme une brute, dans un pays clair et chaud, dans un pays jeune, sans verdure brutale et crue, dans un de ces pays d'Orient où l'on s'endort sans tristesses, où l'on s'éveille sans chagrins, où l'on s'agite sans soucis, où l'on sait aimer sans angoisses, où l'on se sent à peine exister".

Je n'ai qu'un mot à ajouter : Maupassant est mort fou.

***

Le malaise intérieur qui assiège les âmes sans croyances, la littérature contemporaine l'a mille fois déploré : mille fois elle a affirmé que le scepticisme constitue une atmosphère irrespirable ; mille fois elle a affirmé qu'il anémie les esprits en les vidant de certitude et répété avec Bourget, alors en pleine période d'incroyance que, si la fleur de notre pensée se fane dans la vanité de sa grâce et de sa force, c'est parce que le souffle de la croyance à un Père céleste ne passe plus sur nos fronts ; mille fois elle a affirmé que le scepticisme meurtrit les cœurs en les privant des grands espoirs, en comprimant leurs plus légitimes élans, en étouffant leurs plus indéracinables aspirations ; mille fois, elle a affirmé qu'il paralyse, détraque ou abolit les caractères, en les privant des convictions qui guident, qui soutiennent, qui animent le vouloir humain.

Où vais-je trouver le plus décisif aveu de cette universelle nuisance du scepticisme ? C'est sous la plume du plus grand sceptique des temps modernes. — Renan lui-même avoue : "Aujourd'hui, nous vivons d'une ombre, du parfum évaporé d'un vase vide. Demain, nous vivrons de l'ombre d'une ombre. Je crains que ce ne soit un peu léger."

Oh ! oui ; c'est bien léger pour soutenir la vie, et c'est bien insuffisant pour la combler. Dans l'air raréfié qui forme l'atmosphère du scepticisme, on étouffe et on se sent étouffer ; en face de ce vase vide, on meurt de soif :

de ces pays où il faut vivre de l'ombre d'une ombre, on rêve de s'évader pour gagner les régions ou le soleil rayonne, et voici qu'apparait, à travers les œuvres récentes, un de ces sentiments infiniment vagues qu'il faut appeler d'un nom aussi vague que lui : *la nostalgie du divin*

Séverine, une socialiste libre-penseuse, et à peu près, sinon tout à fait athée est devant la Méditerranée, la mer si douce, si belle, si bleue. Mais "une angoisse l'étreint : le mal de vivre. Rien ne surgira t-il donc jamais à cet horizon immuable ?. La barque traînée par le cygne et que monte le pur chevalier du Graal, redresseur de torts ? Ou celui qui marchait sur les lacs de Tibériade et qu'invoquent après tant de siècles, les faibles, les opprimés, les déshérités ? A quoi bon la grâce des corolles ? à quoi bon la splendeur des nues ? à quoi bon la caresse des vagues, si aucune chimère ne s'y loge, si aucune espérance ne s'y mêle, — humaine ou divine ? "

C'est bien imprécis et c'est bien vague, ce désir d'une espérance qui vienne projeter sur les tristes grisailles de notre vie, ses lueurs joyeuses. Mais à travers ce désir, ne sent on pas déjà vibrer les premiers frémissements de ce doute sincère où gît un principe de foi ?

***

D'ailleurs ce mysticisme diffus est bien souvent dépassé, et Bourget, toujours en pleine période d'incroyance, osera déclarer que si, avec la civilisation, on contente beaucoup des appétits de l'homme, il en est un qui demeure inassouvi : c'est le besoin de l'au-delà. Il est inhérent à notre nature, et "la science démontre qu'il doit exister en nous, irrésistible." Il est, de plus, profondément ancré au cœur de la race française ; car, "il nous est arrivé, à travers les âges, cultivé, amplifié par les générations successives des croyants de toutes les religions ; car, pendant des siècles, nos aïeux se sont agenouillés matin et soir pour adorer la cause inconnue ; car, le frémissement du

mystère a couru dans les cheveux de toutes les têtes où s'est élaborée la pensée qui, actuellement, habite notre tête ; car, les choses de l'autre vie ont été, pour nos ancêtres, non point des objets de dilettantisme ou de littérature, mais des réalités d'après lesquelles ils luttaient et mouraient, qui se mêlaient pour eux à tous les actes de la vie, à la naissance et au mariage, à la guerre et aux funérailles." Ce besoin religieux, il faut à tout prix lui donner une satisfaction ; nous avons beau faire, " la faculté de l'au-delà, nous la possédons à notre insu, et, quand nos idées, notre milieu, nos habitude nous empêchent de l'exercer, elle ne meurt pas pour cela ; elle est comprimée et mutilée. Puis un jour vient où elle se redresse, un jour vient où elle veut vivre " (1).

II

Oui, Mesdames et Messieurs, la faculté de l'au-delà veut vivre, désormais dans le domaine des lettres. Elle tend à exister, elle existe déjà, et, comme dit Coppée :

> Tel qui prétend ne croire à rien,
> Malgré lui, sent son cœur qui prie
> Et se retrouve un peu chrétien (2).

Ne nous troublons donc pas trop si nous constatons que, chez beaucoup, cette volonté de vivre, affirmée par la faculté de l'au-delà, demeure incertaine et tâtonnante ; ne nous troublons pas trop si nous constatons que chez beaucoup, elle n'aboutit pas ou elle aboutit mal.

Pierre Loti a traîné, à travers le monde, sa soif de sensations nouvelles. Il a voulu voir d'autres êtres que ceux qu'on rencontre dans nos rues et sur nos boulevards ; il a vécu dans l'intimité d'un rude marin, mon frère Yves ; il a connu les habitantes et les habitants des contrées lointaines ; il a rencontré un jour la petite, la puérile, la ridicule, la gracieuse Madame Chrysanthème. Il a interrogé

(1) Essais de psychologie contemporaine.
(2) Dans la prière et dans la lutte.

les cultes de tous les pays ; il est entré dans les temples et dans les pagodes, dans les mosquées et dans les cathédrales. Dans tous les pays et sous tous les cieux, il s'est extasié devant les spectacles de la nature ; il a passionnément contemplé les clartés vermeilles où flamboie la pourpre des couchants ; les nappes d'or liquide où frémit la splendeur des aurores ; les lueurs de mystère où s'irise l'opale des clairs de lune ; les ébats joyeux des vagues sous les brises légères, ou leur terrible furie sous les souffles de tempête ; et les féeries de lumière qui ont pour théâtre la mer, lorsque le soleil sème sur sa draperie d'or, des myriades d'étincelantes pierreries.

De ses vagabondages dans l'univers, ce que Loti a rapporté, c'est la mélancolie intense du René de Chateaubriand ; c'est la grande tristesse qu'on ne dépose jamais, la tristesse d'entrevoir son âme " comme une petite douleur évanouie en se mêlant à tous les vents." Comme René, Loti a erré sur le globe, "changeant de place sans changer d'être, cherchant toujours et ne trouvant rien" ; comme René, il a senti s'écouler rapidement ses jours, et comme René, il s'est écrié : "Dépêche toi donc d'être heureux"(1).

. . . . . .

Mais le bonheur le fuit d'une fuite éternelle.

Alors, il part pour Jérusalem, en quête d'une foi qui le guérisse de son pessimisme désabusé ; et si, de son pèlerinage, il revient sans l'avoir trouvée, cette foi dont il sent le besoin, c'est qu'il l'a trop exclusivement cherchée dans des frissons d'émotion mystique ou de sensibilité pieuse.

***

Verlaine, ce poète dont la Muse hésitante et sans cesse à bout de forces, trouve parfois, pour rendre les nuances d'âme les plus ténues et les plus voilées, des vers d'une si pénétrante douceur, d'une si exquise discrétion qu'il les

(1) Chateaubriand.

faut comparer "au frisson d'eau sur de la mousse" dont il fait le symbole d'une de ses chansons, — Verlaine est souvent chrétien dans son œuvre ; quelques-uns de ses vers prient avec tendresse ou avec ardeur.

O Seigneur, exaucez et dictez ma prière,
Vous, la toute Sagesse, et la pleine Bonté,
Vous, sans cesse anxieux de mon heure dernière
Et qui m'avez aimé de toute éternité....
....
....

Oh ! donnez-moi la foi très forte que je croie
Devoir souffrir cent morts, s'il plaît à vos desseins,

Et donnez-moi la foi très douce que j'estime
N'avoir de haine juste et sainte que pour moi,
Que j'aime le pécheur en détestant mon crime,
Que surtout, j'aime ceux de nous encor sans foi.

Et donnez-moi la foi très humble que je pleure
Sur l'impropriété de tant de maux soufferts
Sur l'inutilité des grâces et sur l'heure
Lâchement gaspillée aux efforts que je perds (1).

Verlaine forme le vœu de devenir meilleur ; il n'écoutera plus, pour se laisser suborner par elle,

Toute la rhétorique en fuite des péchés.

Il maudira les voix païennes : voix de l'orgueil, voix de l'envie, voix de la chair, et il leur criera :

Ah ! les voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !

Nous ne sommes plus ceux que vous auriez cherchés.
Mourez à nous ; mourez aux humbles vœux cachés
Que nourrit la douceur de la parole forte,
Car notre cœur n'est plus de ceux que vous cherchez.

Mourez parmi la voix que la prière emporte
Au ciel dont elle seule ouvre et ferme la porte
Et dont elle tiendra les clefs au dernier jour.
Mourez parmi la voix que la prière apporte.

Mourez parmi la voix terrible de l'Amour !

---

(1) Prière du matin.

Mais Verlaine porte en lui une âme rudimentaire et fragile, une âme d'enfant malade. Il est incapable de gouverner sa vie et son inspiration ; incapable de gouverner sa vie, car s'il entre à l'Eglise pour y éprouver des repentirs sincères et de réelles ferveurs, c'est qu'il sort du cabaret dont les néfastes ivresses ont fini par le dégoûter ; et s'il sort de l'Eglise, il est bien à craindre que ce soit pour retourner à son vomissement, — je veux dire pour rejoindre son cabaret. Il est, de plus, incapable de gouverner son inspiration ; car, s'il écrit *Sagesse* tout frémissant de vraie émotion religieuse, c'est presque en même temps, ou tout de suite après qu'il écrit *Parallèlement* tout plein de choses plus que profanes.

Donc, au sujet de Verlaine, si je pense que René Doumic a exagéré, en ne voulant voir dans son œuvre que quelques vers de sensualité triste, je pense que Huysmans a exagéré, lui aussi, en traitant, pour ce fait, d'"atrabilaire ganache," le critique de la *Revue des Deux Mondes*, et je pense enfin que des critiques catholiques ont non moins exagéré, en voulant faire du Pauvre Lélian quelque chose comme un Père de l'Eglise fin de siècle.

***

De nos jours, l'Evangile ou les vieilles legendes chrétiennes reviennent à la mode. Téodor de Wyzewa publie des contes chrétiens ; Emile Gebhart des nouvelles dont le titre fleure une odeur d'Eglise "*Au son des cloches.*"— Mais vraiment chrétiens, ces nouvelles et ces contes, dans quelle mesure le sont-ils ?.... Jules Lemaître écrit, en marge de l'Evangile ou de la Légende dorée, de délicieuses petites histoires où se trahissent une sympathie évidente, un attrait avéré pour les livres où il puise son inspiration. Pourquoi faut-il qu'on sente en même temps que cette sympathie et que cet attrait, l'ironie voilée qui est la faculté maîtresse de l'écrivain ?

Enfin, Malherbe vint : Malherbe, je veux dire Ed-

mond Rostand ; Edmond Rostand qui fit tressaillir d'aise ou délirer d'enthousiasme, non seulement, — et parce qu'il semblait restaurer, au théâtre, les vieilles traditions françaises, — des critiques raisonnables et posés, comme Emile Faguet ; mais aussi, — et parce qu'il empruntait un de ses sujets à l'Evangile, — les pieux étudiants des séminaires ou les graves professeurs des universités bien pensantes. Nous, Messieurs, soyons moins dithyrambiques. Et après avoir avoué que nous savons goûter le charme de *La Samaritaine*, après avoir avoué même qu'on retrouve, dans ce mystère, un certain parfum évangélique, confessons que l'auteur a trop humanisé les enthousiastes sentiments de la Samaritaine pour le Sauveur, et trop humanisé aussi le Sauveur lui-même, sur les lèvres duquel il place des mots où je ne retrouve qu'à peine l'écho de l'austère morale prêchée par le Christ.

Et puis, voici Huysmans. Poussé par l'appétit de l'extraordinaire qui, dès toujours, le tourmenta, Durtal-Huysmans a mené la vie "à rebours," mais, il est bientôt écœuré de cette vie et de la médiocrité des impressions ou des plaisirs qu'on y rencontre ; puis il s'enfuit "là-bas" au pays des mystiques étranges, des magies noires et du satanisme ; enfin il gagne la Trappe, — la Trappe où il multiplie les efforts pour se détacher des liens d'orgueil et de chair, pour "s'évader des géoles du péché" ; la Trappe où il "se pouille l'âme"; la Trappe où il se met "en route" vers l'idéal chrétien. Sa retraite achevée, il se retire à Chartres dont "la Cathédrale" le séduit, et il décrit avec l'insistance d'un amoureux célébrant les charmes de son amie, la vie mystérieuse, la beauté sereine ou grave de la vieille église. Mais tout lasse en ce monde et Huysmans finit par être las de virevolter dans la cathédrale ou d'errer à ses alentours. Il rêve de cloîtres ; la vie des moines bénédictins l'attire, mais en même temps, elle lui fait peur, et Huysmans se fait "oblat" moins enchaîné qu'un religieux,

moins désemparé qu'un laïque. Huysmans est donc converti, et je suis de ceux qui croient à sa conversion ; mais s'il ne peut arracher aux mains des éditeurs, ses premières œuvres, non exemptes d'obscénités, il devrait bien au moins renoncer aux excès de réalisme dont il fut jadis coutumier et ne plus prendre un singulier plaisir à accoupler aux mots qui désignent les choses les plus élevées des mots d'une trivialité si basse qu'ils en sont écrasants ; mais ce novice en vie chrétienne aurait sans doute bonne grâce à ne plus rabrouer ou vilipender, de si hargneuse façon, les théologiens ou les saints qui n'ont pas l'heur de lui plaire ; enfin, personne n'en voudrait à ce converti, s'il cessait de traiter des personnalités oratoires comme le P. Didon ou Mgr d'Hulst, de Coquelins d'église, et de belliqueuses mazettes.

Vous le voyez, si je constate avec plaisir que l'Evangile et l'Eglise déterminent, dans le monde des lettrés, des conversions et des sympathies, je n'hésite pas à reconnaître ce qui manqne à ces sympathies ou à ces conversions. Dans un instant, nous arriverons à de plus décisifs triomphes de la préoccupation religieuse ; nous verrons aboutir enfin le mouvement qui, jusqu'à présent, ne s'est dessiné qu'avec indécision, dans la conscience moderne. Avant d'aller plus loin, je voudrais vous renseigner, en quelques mots, sur une des causes de ce mouvement, jusqu'à présent laissée dans l'ombre.

C'était très beau de déclarer qu'on en avait fini avec la religion et qu'il la fallait reléguer parmi les vieilleries inutiles, parmi les systèmes usés, parmi les théories mortes ; mais il s'agissait d'organiser sans elle la vie, et de l'organiser pour la famille comme pour l'individu, et pour la société comme pour la famille ; il s'agissait donc de créer, à ces trois points de vue, une morale, si, en définitive, la morale n'est rien autre chose que l'art d'organiser la vie pour la conduire à son épanouissement harmonique

et intégral. Pour remplacer la religion comme organisatrice de vie, c'est à la science qu'on faisait appel, à la science et aux idées de solidarité ou de progrès dont elle était devenue l'apôtre. Or, sur le point qui nous occupe, la science a lamentablement fait banqueroute, et ce n'est pas seulement Brunetière qui a constaté cette banqueroute. Parmi les écrivains les plus célèbres d'aujourd'hui, je pourrais vous en citer plus de vingt qui ne croient plus du tout à la science moralisatrice. Si je me borne au témoignage d'Emile Faguet, c'est que ce témoignage me semble surpasser, en précision et en vigueur, tous les autres.

M. Faguet vient de relire Zola et ses dithyrambes en faveur de la science qui fera la justice, qui l'intronisera dans le monde, qui etablira et maintiendra son règne parmi les hommes. Tout par la science !

Et M. Faguet se prend à réfléchir. La science ! "A-t-elle jamais fait régner la justice parmi les hommes ? Jamais de sa vie. L'a-t-elle seulement augmentée ? Jamais de sa vie.

"Elle a été une force humaine et elle a créé des forces. Des forces utiles, des forces nuisibles, la charrue et la flèche, la voiture et la hache, le filet et la catapulte, le télégraphe et la mitrailleuse. Voilà ce qu'elle a fait ; voilà ce qu'elle continuera à faire. Et ainsi de suite indéfiniment. Pourquoi autre chose ? La science au point de vue moral est neutre ; c'est dire qu'elle est nulle. Semblable en cela à la nature, elle crée des forces avec une parfaite indifférence à l'endroit du bien et du mal. Dire qu'elle créera la justice, c'est une parole aussi vaine que de dire qu'elle créera la charité, la fraternité, l'amour, la paix du cœur. Ces choses lui sont parfaitement étrangères.

"Or, ce dont la science ne s'occupait pas.. le christianisme s'en est occupé et ne s'est occupé que de cela. Il est venu dire : Soyez savants, si vous voulez ; cela ne fait accomplir aucun progrès moral, et cela n'est pas immoral

non plus. Soyez savants. Mais si vous voulez être heureux, tâchez de vous aimer. Il n'y a que cela, et cela s'appelle la charité.

"Voilà ce qu'il a dit. Qu'il n'ait pas été écouté suffisamment et qu'en cela il ait fait banqueroute, il est possible. Mais cela ne prouve pas qu'il ait tort. Vouloir le remplacer par la science, c'est tout simplement tenir beaucoup à faire une perte sans compensation.

Voilà, à mon humble avis, ce qu'il faut penser de la thèse de M. Zola qui me parait être la niaiserie même "(1).

Combien de littérateurs oseraient-ils réprouver avec une pareille énergie, la thèse de Zola ? Je n'en sais rien ; mais la plupart abandonnent cette thèse et se plaisent à reproduire ou à développer les idées contenues dans la déclaration suivante du protestant rationaliste Edmond Scherer : "Sachons voir les choses comme elles sont : la morale, la vraie, la bonne, l'ancienne, l'impérative a besoin de l'absolu ; elle ne prend son point d'appui qu'en Dieu ; le cœur est comme la conscience ; il lui faut un au-delà. Le devoir n'est rien, s'il n'est sublime, et la vie devient une chose incolore, si elle n'implique des relations éternelles " (2).

Comme l'individu, s'il veut vivre moralement, la famille, si elle veut moralement subsister, doit prendre son point d'appui en Dieu.

Je sais bien qu'il y a encore de nos jours, des hommes pour saluer l'amour fatal, l'amour souverain, l'amour dominateur, l'amour qui a droit, toujours et malgré tout, au bonheur, même si, pour exercer son droit, il doit sauter à pieds joints par dessus toutes les barrières, et d'abord par dessus la barrière du devoir, — même s'il doit broyer le cœur auquel il s'était voué. Je sais bien qu'il y a encore des esprits pour se laisser prendre à la piperie du

(1) Propos littéraires.

(2) Cité par Mgr Rougaud dans "Espérance."

mot amour, comme il y en a eu depuis que le monde est monde, comme il y en aura, tant que le monde sera monde. Mais il faut ajouter que cet amour idole, on commence à en dénoncer courageusement le mensonge ou la cruauté, et il faut ajouter qu'on va plus loin encore et qu'on s'efforce de restaurer la thèse catholique sur le mariage, en l'étayant de preuves sociales, comme dans le *Divorce* de Bourget, ou comme dans le *Partage de l'enfant*, de Léon Daudet.

Enfin, Messieurs, on se demande aujourd'hui et non sans angoisse ce que va devenir une société dont les membres ne croient plus à rien. On s'effraie de voir grandir la criminalité juvénile, l'alcoolisme ou la débauche sans qu'on puisse opposer un frein à ces forces dévastatrices ; on s'effraie de voir la société d'en-haut ruinée par la fièvre du lucre ou de la spéculation, la société d'en-bas secouée par un vent de révolte, précurseur des pires tempêtes, et, comme Brunetière, on en arrive à conclure que l'homme n'est un être vraiment social que s'il est vraiment religieux et qu'il n'est vraiment religieux que s'il est vraiment catholique.

***

Avais-je raison, Messieurs, de vous annoncer des triomphes décisifs obtenus par *la préoccupation religieuse ?* Je le crois. Car, notre poète lyrique et dramatique le plus populaire, notre critique le plus personnel et le plus éloquent, notre romancier psychologue le plus pénétrant, sont, tous trois, revenus au christianisme après l'avoir longtemps abandonné.

François Coppée,—c'est le poète—a-t-il jamais absolument perdu la foi ? En tous cas, cette foi, si elle subsistait, demeurait ensevelie en son cœur ; il avait délaissé, en fait, la religion de son enfance ; et, dans ses œuvres, il se contentait suivant le mot de J. Lemaître, de saluer un vague bon Dieu. Ce fut la bonne souffrance qui dégagea sa foi des ruines qui la recouvraient. Pendant des mois,

il se mit à revivre avec l'Evangile et peu à peu, chaque ligne du livre saint devenait vivante pour lui, lui affirmait qu'elle disait la vérité. " Dans tous les mots de l'Evangile, dit-il avec une poésie frémissante, j'ai vu briller la vérité comme une étoile ; je l'ai sentie palpiter comme un cœur." Et le nouveau chrétien apporte à sa foi religieuse les louanges de son âme renouvelée et de son lyrisme refleurissant. Ce n'est pas seulement le néophyte qui se précipite vers Dieu en un besoin éperdu d'idéal et de foi ; c'est encore l'apologiste à l'âme ardente et l'apôtre au verbe enflammé. Ecoutez-le prier son Dieu pour sa patrie :

Hélas ! la France qui fut tienne
Depuis trop longtemps fuit ta loi ;
Mais son âme toujours chrétienne
Dans l'angoisse revient vers toi.

Cette noble France, tu l'aimes ;
Elle a fait ton geste souvent.
Protége-nous contre nous-mêmes ;
Fais un miracle, ô Dieu vivant.

Rends-nous vraiment égaux et frères
Sous un ciel pacifique et doux,
Et, si c'est l'orage des guerres
Qui menace, ô Jésus, rends-nous

La foi du soldat catholique
A qui le trépas semble beau
S'il voit ton paradis mystique
A travers les trous du drapeau.

Arrête-nous au bord du gouffre
Pour Noël, divin nonveau-né,
Dis-nous que ce peuple qui souffre
Par toi, n'est pas abandonné.

Vois, dans ces heures menaçantes,
Les pauvres mères tout en pleurs
Joindre les deux mains innocentes
D'un petit enfant sous les leurs,

Et vers les clartés sidérales
Et les abîmes effrayants,
Toutes nos vieilles cathédrales
Tendre leurs clochers suppliants.

La conversion d'un poète que sa trop vibrante sensibilité égara, mais que sa conscience demeurée honnête et son cœur demeuré bon ramenèrent, est touchante. Celle de Bourget, au point de vue qui nous occupe, est plus significative. Bourget est un fouilleur d'âmes, un analyseur de consciences. Il aime à suivre les ondulations et les remous du sentiment dans des âmes à la fois raffinées et affaiblies. Ces âmes, il les saisit aux moments où elles n'appartiennent plus à leurs toilettes, à leurs visites, à leurs modes, à leur luxe insolent, à leurs vanités folles. Il fait tomber les masques que l'usage du monde et le désir de briller mettent en usage. Il les force à redevenir elles-mêmes, à renoncer à l'hypocrisie forcée des attitudes prises durant la journée.

A se pencher ainsi sur l'âme humaine, Bourget a fini par reconnaître que le catholicisme est nécessaire à sa vie ; mais cette dernière étape de sa pensée, il fut très long à l'entreprendre. Trop longtemps, il se laissa séduire au snobisme mondain qu'on lui a justement reproché ; trop longtemps, il se plut à décrire les colifichets, les bibelots et les fanfreluches en usage dans ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde ; trop longtemps, il choisit ses personnages parmi les mondains qu'il aurait cru déshonorer s'il ne les avait gratifiés de cinquante mille francs de rente, ou parmi les belles dames dont les moindres toilettes devaient, pour être dignes de notre admiration, sortir des ateliers du faiseur à la mode ; trop souvent enfin et surtout, il insista sur des tableaux de perversités, qui, pour paraître aristocratiques et raffinées, n'en sont pas moins franchement immorales et auxquelles on peut appliquer le mot brutal qui échappe à l'abbé Taconet dans *Mensonges*. "Tout cela, c'est de grandes saletés."

La conversion de Bourget fut longue à venir, mais elle est désormais bien vraie ; et il affirme très haut sa croyance. "Voyez-vous, — disait-il naguère au fameux

publiciste Adolphe Brisson, tout étonné d'être reçu chez un romancier par un prêche, — voyez-vous, il est une règle que j'ai constamment vérifiée et qui ne souffre pas d'exceptions. Partout où le christianisme est vivace, les mœurs se relèvent ; partout où il languit, elles s'abaissent. C'est l'arbre où fleurissent les vertus sans la pratique desquelles les sociétés sont condamnées à périr. On démoralise la France en l'arrachant à la foi ; en la déchristianisant, on l'assassine." Et voilà notre ex-dilettante transformé en prédicateur. La vie nouvelle du romancier est conforme à sa foi nouvelle. Il y a deux ou trois ans, Bourget passait huit jours sur la côte d'azur en compagnie d'Emile Olivier, du vicomte de Vogué, et d'un illustre évêque français. "Bourget, raconte Mgr de Cabrières, m'a édifié en faisant ses méditations, en assistant tous les jours à la messe et en répondant avec une sereine énergie au dilettantisme de M. de Vogué." Il y a plus, et l'on m'a affirmé que Coppée envie la piété de son ami, se déclarant indigne de pratiquer, comme lui, la communion hebdomadaire. Enfin, Bourget a dans une de ses villas un oratoire où le Pape lui a permis de conserver son Dieu à demeure ; il y fait dire la messe par des religieux proscrits comme le Père Dom Besse, et, d'après son propre aveu, il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il suit l'office divin dans le livre d'heures de sa bonne mère.

***

Coppée s'est converti parce qu'il a souffert ; Bourget, parce qu'il a observé ; Brunetière, parce qu'il a critiqué et raisonné.

Je ne connais pas de dialecticien dont le talent d'enchaîner entre elles les idées soit plus vigoureux et plus solide ; ses phrases toutes chargées de pensées et d'apparence un peu massive, sont pourtant emportées par un mouvement à la fois fougueux et précis qui entraîne l'esprit sans l'étourdir. Brunetière s'émeut à prouver, comme

d'autres à s'attendrir, et nul ne sait mieux que lui, faire partager cette émotion toute intellectuelle. D'ailleurs ce logicien ne raisonne pas à vide ; il connait à merveille les littératures et les philosophies où sa pensée puise des matériaux de choix ; son érudition est inconcevable, et cela ne le gêne pas du tout d'aller, un jour, dénicher dans les ombres de l'histoire littéraire, un certain Alexandre Hardy qui eut, parait-il, une influence considérable sur la littérature du XVIIe siècle, ou de bâtir un très intéressant article sur "La Librairie au temps de Malesherbes." A son érudition et à sa logique, Brunetière joint une qualité plus précieuse encore ; il est doué d'une lovauté indéfectible vis-à-vis de la vérité apparue, et cette vérité, il est prêt à la proclamer toujours, même si, pour cela, il doit contredire la mode ; même si, pour cela, il doit contredire sa propre pensée.

Un pareil esprit devait rencontrer un jour Celui qui a dit : "Je suis la Vérité." " Il devait le reconnaître et le suivre. Il y a dix ans, Brunetière était encore un parfait incrédule, un positiviste et un évolutionniste convaincus. Il affirmait dans un de ses discours, qu'il suffit de la foi de l'individu dans les destinées de l'espèce. "Ils n'ont pas eu d'autre foi, les grands peuples, les grands héros qui reposent dans la paix de la gloire ou dans le calme profond du néant" (1). Mais cette foi, il a dû reconnaître, un jour, dans sa sincérité et dans sa logique, qu'elle ne suffisait pas du tout, et le catholicisme lui est apparu à la fois comme un gouvernement, comme une doctrine, comme une psychologie, comme une sociologie, comme " la force la plus considérable, celle qu'on peut le mieux utiliser pour la régénération de la morale." Les affinités profondes qui allient la religion catholique et la race française, se dévoilèrent à ses yeux, et c'est dans une de ses plus belles conférences qu'il prononça ces mâles paroles : " Il faut avoir

(1) Discours de distribution de prix dans un lycée de Paris, 1894.

jusqu'au bout, le courage de nos intérêts. Nous ne l'aurons que le jour où nous n'essaierons plus de déraciner de l'âme française une tradition qui fait sa gloire et sa force ; et nous rentrerons ainsi, Messieurs, en même temps que dans la franchise, dans la vérité du fait, et dans la direction de notre histoire. Car, on ne peut pas être ensemble idolâtre et chrétien, — je veux dire français et anti-catholique " (1).

***

L'enquête que je vous avais promise est-elle ce que je voulais qu'elle soit, impartiale, et, comme on dirait aujourd'hui, objective ? Je le crois, Messieurs, mais vous en déciderez en dernier ressort.

Avant de nous séparer, je voudrais résumer l'impression qui s'en dégage en comparant notre littérature actuelle au vieil orfèvre qui, dans un des merveilleux sonnets de Hérédia raconte son histoire.

Mieux qu'aucun maître inscrit au livre de maîtrise,
Qu'il ait nom Ruys, Arphé, Ximeniz, Becerril,
J'ai serti le rubis, la perle et le béryl,
Tordu l'anse d'un vase et martelé sa frise.

Dans l'argent, sur l'émail où le paillon s'irise,
J'ai peint et j'ai sculpté, mettant l'âme en péril
Au lieu du Christ en croix et du saint sur le gril,
O honte ! Bacchus ivre et Danaë surprise.

J'ai, de plus d'un estoc, damasquiné le fer,
Et, pour le vain orgueil de ces œuvres d'enfer,
Aventuré ma part de l'éternelle vie.

Je vous laisserai, Messieurs, bien volontiers reconnaître à travers cette confession, toute une partie de notre littérature qui, comme le vieil orfèvre, met l'âme en péril dans ses œuvres, et aventure sa part de l'éternelle vie. Mais refuserez-vous de reconnaître les sentiments de

(1) Discours de combat.

nombreux écrivains d'aujourd'hui, dans ce vœu dicté par le repentir, au vieil orfèvre ?

> Aussi voyant mon âge incliner vers le soir,
> Je veux, ainsi, que fit fra Juan de Ségovie,
> Mourir, en ciselant, dans l'or, un ostensoir (1).

La littérature française n'est pas sur le point de mourir ; mais laissez moi souhaiter — avec l'ardente conviction d'un fils passionné de la vieille âme française qui ne désespérera jamais de sa mère, — laissez moi souhaiter que la littérature française continue à vivre, s'appliquant, désormais, à ciseler, dans l'or de ses poësies ou de ses proses, un ostensoir où rayonne la gloire renaissante de l'idée religieuse. Ce souhait, je serai récompensé au-delà de mes mérites, si vous consentez à le faire vôtre, et ce seraient mes dernières paroles, si je ne tenais à vous remercier de la bienveillante et sympathique attention dont vous avez daigné me soutenir.

(1) Les Trophées.

FR HYACINTHE SCHMITT.

FIN